Le temps des balcons

Valérie Layraud

Le temps des balcons

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2021
ISBN : 978-2-312-07982-0

Avant-propos

Cette année 2020 fut vécue comme une sorte d'apocalypse et nous a tous ramenés à notre condition première. Nous nous sommes en effet retrouvés plus que jamais prisonniers de nos déterminismes affectifs et sociaux.

Confrontés à nous-mêmes, nous nous sommes débattus dans ce huis-clos imposé. Les sept péchés capitaux apparaissent en filigrane dans ces sept nouvelles, comme révélateurs de nous-mêmes, relevant à la fois de notre intimité et d'une certaine universalité : orgueil, colère, envie, gourmandise, luxure, avarice, paresse se mêlent et s'entrecroisent indéfiniment.

Les sept péchés dits « capitaux » sont liés, imbriqués les uns dans les autres de la même manière que les personnages renvoient les uns aux autres dans un kaléidoscope infernal. Ces inclinations de l'âme qui nous torturent altèrent inévitablement notre nature humaine et nous entraînent vers l'enfer.

C'est ainsi qu'est fait le monde dans lequel nous évoluons et qui pourrait nous mener au chaos, au

regard de la situation que nous avons douloureusement vécue en 2020 et que nous continuons à vivre.

La présence du chat est le lien qui peut nous sauver de nous-mêmes, le seul fil rouge qui peut nous relier les uns aux autres et nous faire prendre conscience qu'il n'existe aucune fatalité et que nous pouvons devenir maîtres de nos comportements.

La fugue de Quentin

Quentin regardait par la fenêtre ouverte les nuages galoper en troupeaux ouatés. Il ne se souvenait pas avoir déjà entendu les oiseaux chanter. C'était doux, cotonneux, apaisant. Lui qui était si petit se sentait grandi quand il plongeait ses yeux dans le ciel.

– Quentin, tu dois finir ton devoir de grammaire. Ensuite, tu as ta partie d'échecs programmée en ligne.

Le petit garçon tourna la tête vers sa mère. Il ne la reconnaissait pas depuis qu'elle restait à la maison. Elle était en permanence sur son dos. Ce n'est pas qu'il regrettait l'école, il était plutôt solitaire. Sans beaucoup d'amis. Mais la présence perpétuelle de sa mère lui pesait. Il se remit à son devoir, obéissant aux règles qu'elle lui imposait. Il ne comprenait pas l'imparfait du subjonctif : on n'employait jamais ce temps dans la vie de tous les jours. Pourquoi fallait-il savoir le conjuguer ? personne ne lui en avait jamais donné la raison. Ni la maîtresse, ni sa mère, et il n'osait pas poser la question, il était sûrement sensé le savoir, et il ne voulait pas se faire rabrouer et paraître idiot. Alors qu'il était perdu dans ses pensées,

il vit passer le chat et s'enhardit à aller à la fenêtre pour le caresser. Lui semblait comprendre l'absurdité du monde. Il arquait son dos pour mieux se laisser caresser et Quentin s'attardait avec délectation à passer ses doigts dans sa fourrure soyeuse. Ces apartés avec le chat étaient des moments sacrés de ce confinement. Il le regardait de ses grands yeux, comme s'il était le héros d'une histoire à inventer. Peut-être allait-il se métamorphoser en preux chevalier et l'emmènerait dans un lieu sans devoirs, sans cris, sans réprimandes, un lieu où on pourrait se laisser aller à jouer sans limites, à avaler des éclairs au chocolat fondants, à courir sur la page bleue du bout de l'île, celle qui apparaît dans ses rêves.

– Tu as fini ? Viens m'aider à préparer le repas. C'est bientôt l'heure du dîner.

Quentin détestait la cuisine. C'était l'endroit où il se faisait réprimander et où il devenait le souffre-douleur de sa mère. Il ne faisait jamais comme il fallait. A quoi bon lui demandait-on d'aider si c'était plus compliqué avec lui dans les pattes ? mais sa mère tenait absolument à ce qu'il participe. Elle disait qu'il fallait occuper intelligemment son temps. Ses camarades de classe, eux, pouvaient s'échapper en jouant à des jeux en ligne. Lui n'en avait pas le droit. C'était abêtissant, disait-elle. Il n'avait le droit que de jouer aux échecs en ligne.

– Tu dois consacrer ton temps à faire des choses concrètes et profitables. Comme éplucher les

pommes de terre, surveiller le temps de cuisson sur la gazinière, mettre la table…

Tous les jours, il se faisait attraper. Ce n'était jamais comme il fallait. Et ça, 24 heures non stop ! son père, lui, était en télétravail et Quentin avait pour consigne de ne pas le déranger, c'est-à-dire qu'il ne devait pas entrer dans le salon de la journée. Son parcours quotidien se résumait à chambre-cuisine-salle de bain – cuisine – chambre, et quelquefois le soir salon, quand son père avait fini son travail.

Le chat était entré dans la chambre. Il illuminait la pièce de son pelage flamboyant. Quentin s'était blotti contre lui, comme contre son doudou. il lui racontait ses misères, et le chat l'écoutait, les yeux grands ouverts, attentif. Sa mère était occupée à la cuisine, il avait prétexté avoir à préparer sa partie d'échecs, il profitait de ce moment en marge du temps, ce moment qui échappait à son emploi du temps quotidien. Soudain, la porte s'ouvrit.

– Que fais-tu avec cette bête sur ton lit ? Quelle horreur ! tu ne sais pas d'où vient ce chat ! il peut avoir des maladies. Et tu m'as dit que tu étudiais ta partie d'échecs. Tu me mens.

Elle s'était mise à hurler, et le chat, apeuré, disparut sur le champ par la fenêtre entr'ouverte. Sa mère avait envahi tout l'espace de sa chambre avec ses grands gestes et sa hargne perpétuelle. Il se recroquevilla par réflexe, car il vit venir la gifle qui le plaqua brusquement au sol. Les yeux injectés de

sang, elle déployait tout son corps au-dessus de la frêle silhouette de l'enfant.

– Va te laver les mains, tu m'entends !

Quentin devait lui obéir, mais il ne comprenait pas pourquoi le seul et unique moment de répit quotidien lui était dérobé. il était encore une fois puni alors qu'il n'avait rien fait.

Il entendit soudain un tonnerre d'applaudissements venir de dehors. Tous les soirs, à la même heure, les gens sur les balcons voisins applaudissaient.

– Où est le spectacle ? avait-il demandé le premier soir.

Elle lui avait ri au nez, en lui répondant que ce n'était pas un jeu, qu'il s'agissait de vie et de mort, qu'il était trop petit pour comprendre. Il s'était tu. Tous les soirs, il les entendait applaudir crescendo à l'unisson sur leurs balcons. Un soir, sa mère l'avait obligé à venir applaudir.

– Pourquoi ?

– Ne discute pas, applaudis, on te dit !

Quentin était resté interdit ; debout, les bras ballants devant la fenêtre ouverte. Eux n'avaient pas de balcon. De sa chambre, il voyait les gens debout et découvrait ainsi les voisins. C'est ainsi qu'il découvrit que Charlotte habitait juste en face, au deuxième étage, juste un étage en dessous du sien. Charlotte et ses cheveux roux, ses taches de rousseur et ses grands yeux verts. Elle était en CM2, et dans la cour de récréation, on ne voyait qu'elle. Et le hasard faisait qu'elle habitait

juste à côté de chez lui. Il ne savait pas si elle avait remarqué son existence au troisième étage. Elle ne regardait pas dans sa direction. Il faudrait qu'il puisse attirer son attention. Les gens souriaient au balcon, même ses parents ouvraient leurs visages le soir à vingt heures, et il ne savait pas pourquoi. Le chat roux se coulait le long de la gouttière et regardait la scène d'en haut, comme s'il eût été au spectacle.

Quentin avait un goût amer au fond de la gorge. Les jours passaient, et il se sentait de plus en plus seul, prisonnier de sa mère. Il n'avait plus le droit de rien faire, juste le droit d'obéir. Il aurait voulu tout oublier en restant endormi le plus longtemps possible. Mais sa mère le réveillait à 7 heures tous les matins. Il aurait voulu oublier en jouant à la balle. Mais sa mère lui disait qu'il faisait trop de bruit et qu'il allait déranger les voisins. Il aurait aimé recueillir le chat roux, mais sa mère le renvoyait, cat il était potentiellement porteur de maladies. Et ce chat, à qui appartenait-il ? Etait-il un chat de gouttière ou habitait-il chez un voisin ?

Quentin, le soir, restait près de la fenêtre, à regarder les balcons alentour. Il y avait la vieille dame sévère d'en face, et, tout en haut, le professeur de chez lequel des parfums gourmands venaient lui titiller les narines au moment des repas. Mais c'est surtout le balcon de Charlotte que Quentin observait. Quelquefois, il l'y voyait, assise, un livre sur les genoux, ses cheveux longs retenus par une barrette de poupée. Sa mère ne semblait pas être après elle,

comme la sienne. Il faut dire qu'elle n'était pas enfant unique comme lui, elle avait des petits frères, des jumeaux plutôt bruyants.

Quentin s'imaginait dans cette autre maison, avec la jolie Charlotte et une maman douce et aimante. Il n'avait pas vu de papa. Peut-être était-il en voyage ? cela faisait déjà plus d'une semaine qu'ils devaient rester à la maison. Son père lui avait expliqué que c'était à cause d'une maladie contagieuse qui pouvait arriver sur la pointe des pieds, sans crier gare, et vous tuer. Tous les matins, à la radio, il entendait un décompte des morts qui semblait aller croissant. A l'école, on avait parlé de la guerre entre la France et l'Allemagne où il y avait eu des milliers de morts. On parlait aussi de guerre à présent, une guerre contre la Covid-19, ce virus transis par un pangolin en Chine. Quentin voyait tous les gens des balcons comme des morts en sursis, il avait peur qu'on meure tous ; les jours passaient, il était interdit de sortir sans prévenir.

Quentin, coincé dans sa chambre, imaginait que ses parents mouraient et qu'il se retrouvait seul. Et c'est alors qu'il découvrait que ses parents n'étaient en fait pas ses vrais parents, qu'il était le fils d'un roi, qu'ils se retrouvaient enfin, et qu'il l'emmenait loin, dans un pays où le virus n'existait pas.

– A table !

Quentin lambinait toujours pour aller manger. C'était soupe tous les soirs. Il n'aimait pas les soupes, surtout celles de sa mère. Il se souvenait

avoir épluché les pommes de terre et les carottes, s'être fait gronder car elles n'étaient pas pelées comme il aurait fallu. Elles avaient un goût amer et insipide à la fois qui restait sur a langue toute la soirée. Il n'arrivait jamais à la finir et sa mère le punissait en le privant de dessert. Il lui tardait de revenir dans sa chambre, loin des réprimandes et colères de sa mère. Avant, il y avait l'école, le quartier qui se réveillait, la librairie bleue au bout de la rue, la gentille dame de la boulangerie qui lui offrait quelquefois un croissant ou un pain au chocolat. C'était le chemin de son école. Et puis les samedis après-midi quand il allait au club d'échecs avec son père.

Aujourd'hui, il est coincé. Impossible de lui échapper ! fini ! les journées paraissent des éternités, ponctuées de devoirs, de repas, de parties d'échecs qui n'en finissent pas ; la seule trêve de la journée, ce sont les applaudissements de vingt heures. Et puis, il y a cette odeur de bouillon trop cuit qui écorche les narines dès la fin de la matinée. Quelquefois, Quentin s'attardait à la fenêtre, vingt heures passées, et humait les chaudes odeurs de pâtisserie qui s'élevaient de chez le professeur. Il essayait de remplir ses narines des effluves du voisinage en fermant les yeux très fort. De chez Charlotte, ça sentait la sauce tomate ou les carbonara. Il n'aimait pas l'odeur de chez lui, elle finissait par l'incommoder quand il devait se concentrer à faire ses devoirs.

– Tu révises encore ? Tu dois finir ton problème de calcul avant le déjeuner. Sinon, tu seras privé de